

QUESTUS DANS L'INSCRIPTION DE LA RELIURE DE L'ÉVANGÉLIAIRE DU FRÈRE HUGO D'OIGNIES 1228-1230

L'évangélaire bien connu du frère Hugo d'Oignies¹ porte sur le plat principal un relief représentant le Christ en gloire assis sur un trône sans dossier. Le rédempteur lève le bras droit et esquisse de la main un geste de bénédiction, et du bras gauche levé également, il présente un globe portant les initiales A et Ω. La scène est encadrée dans un rectangle formé par des bandes portant en creux l'inscription suivante qui est niellée :

Au dessus : + LIBER : SCRIPTVS : INTVS : ET : FORIS

A droite : HVGO : SCRIPSIT : INTVS : QVESTV : FORIS : MANV : +
ORATE : PRO : EO :

Au bas : ORE : CANVNT : ALII : CRISTVM : CANIT :

A gauche : ARTE : FABRILI : HVGO : SVI : QVESTV : SCRIPTA : LA-
BORIS : ARANS :

Ce texte paraît constituer une pièce de vers formées de deux distiques élégiaques dans lesquels l'auteur a pris certaines libertés avec la métrique classique².

On peut la rétablir comme suit :

Liber scriptus intus et foris Hugo scripsit intus

Questu foris manu, orate pro eo

Ore canunt alii, Christum canit arte fabrili

Hugo, sui questu scripta laboris arans.

1. Conservé dans le trésor des Sœurs de N.-D. à Namur.

2. A. de Montaiglon a écrit : L'inscription du bord dont le commencement est en prose, se termine par un distique élégiaque en vers léonins. De quelques inscriptions en vers, *Revue de l'art chrétien*, XXX, 1890, p. 7. Les deux derniers vers n'ont rien de léonin, ainsi que l'a fait remarquer M. F. Courtoy dans Le trésor du prieuré d'Oignies (*Bulletin de la Commission royale des Monuments et des Sites*, T. III, 1951-1952, p. 136).

L'inscription a été publiée pour la première fois par Léon Cahier. Celui-ci l'envoya au P. Didron qui imprima la lettre de son correspondant dans ses *Annales archéologiques*. Léon Cahier ne traduisait pas l'inscription, mais faisait suivre celle-ci des considérations suivantes : « Le mot *questu* qui est répété » deux fois ici, ne pourrait-il pas se traduire par frais, dépense, » et signifierait alors que Hugo n'a fait lui-même (*foris manu*) » que l'orfèvrerie de ce livre, et qu'il a fait faire l'intérieur à » ses frais (*intus questu*) ».

Cette interprétation de *questu* est certainement inexacte : *quaestus* signifie non pas dépense, frais, mais gain, richesse, c'est-à-dire exactement le contraire de ce que propose le correspondant de P. Didron. Celui-ci doutait certainement du bien fondé de sa proposition, puisqu'il emploie le conditionnel dans une interrogation pour la formuler.

L'inscription a été reproduite ensuite par l'abbé Texier, qui ne l'a pas traduite lui non plus, mais l'a paraphrasée. « Hugo » accommode ingénieusement à son évangélaire un passage de » l'Apocalypse où il est parlé d'un livre écrit au dedans et au » dehors : *Et vidi in dextera sedentis supra thronum, librum* » *scriptum intus et foris* (chap. VI, 17). Comme le volume des » révélations, son livre est revêtu extérieurement et intérieure- » ment de signes qui transmettent la pensée : au dedans le lan- » gage des sons ; au dehors le langage de l'art. L'art est donc » une langue qui parle à l'âme. Hugo a laissé à un interprète » payé le soin de parler la première. Sa main a tracé les signes » du langage extérieur : *Scriptus intus questu, foris manu*. Que » d'autres par leur voix célèbrent le Seigneur, pour le louer » Hugo rendra éloquents l'or et les pierreries : *Ore canunt alii,* » *Christum canit arte fabili* »².

L'abbé Texier a été influencé par la suggestion de Léon Cahier.

1. Lettre publiée par le P. Didron dans les *Annales archéologiques*, V, 1846. P. FAIDER dans le *Catalogue des manuscrits conservés à Namur*, 1935, p. 558 se rallie à cette manière de voir. « Hugo d'Oignies, ... semble avoir supporté » les frais de copie de l'Évangélaire en même temps qu'il s'appropriait à en » exécuter de ses mains la reliure. On peut interpréter dans ce sens les mots » Hugo scripsit intus questu foris manu qui figurent sur la reliure ».

2. *Dictionnaire d'orfèvrerie, de gravure et de ciselure chrétiennes*. Paris, Migne, 1857, col. 1035.

Sans préciser ce qu'il entend par *questu*, il s'appuie sur ce mot pour conclure que la copie de l'évangélaire a été payée par Hugo.

Notre texte a été republié ensuite par le chanoine Reusens¹ dans sa revue des orfèvreries qui ont figuré à l'Exposition nationale belge de Bruxelles en 1880, puis dans son Manuel d'archéologie chrétienne, mais le savant archéologue s'est prudemment abstenu d'en donner une traduction. Il en est de même pour A. Darcel².

La première traduction de l'inscription a été tentée par James Weale³. Celui-ci décrit le texte de la manière suivante, puis le transcrit : « Sur l'orle large d'un centimètre qui entoure la plaque, » on lit cette inscription gravée en caractères niellés sur un fond » en argent blanc bordé de deux filets striés dorés ».

Il poursuit ensuite : « Ce qu'on peut traduire de la manière » suivante : Livre écrit au dedans et au dehors : Hugo en fut » l'écrivain du dedans par procuration, du dehors par sa main : » priez pour lui. D'autres chantent le Christ de la voix, Hugo » le chante en ornant par l'art de l'orfèvre le manuscrit acquis » par son travail ».

L'éminent archéologue brugeois a été influencé par la note de l'abbé Texier. Chose curieuse il ne s'est pas aperçu de la contradiction qu'il a introduite dans sa traduction : « Si Hugo fut l'écrivain du dedans par procuration », comment pourrait-il ensuite parler du « manuscrit acquis par son travail » ?

L'abbé F. Toussaint⁴ a son tour a repris le texte de l'inscription et a traduit celle-ci :

« Livre écrit à l'intérieur et à l'extérieur. Hugo l'a écrit à » l'intérieur avec des efforts pénibles, à l'extérieur par le travail » de sa main. Priez pour lui. D'autres emploient leur voix à » chanter le Christ. Hugo le chante par son art traçant son sujet » malgré les difficultés du travail ».

L'auteur prend ici *questus* dans le sens classique de plainte.

1. *L'art ancien à l'exposition nationale belge*. Bruxelles, 1882, p. 28. *Manuel d'archéologie chrétienne*, 2^e éd., Louvain 1886, I, p. 437.

2. A. DARCEL, L'exposition rétrospective d'art industriel à Bruxelles, *La Gazette des Beaux Arts*, XXXVIII, 1888, T. II, p. 319.

3. W. H. JAMES WEALE, Trésor du prieuré de Saint-Nicolas d'Oignies, *Revue de l'Art chrétien*, IV, 1908, p. 57.

4. Fr. TOUSSAINT, *Histoire du monastère d'Oignies*. Namur, 1880, p. 45.

C'est chose à priori peu admissible : pour les moines, la transcription des évangiles était œuvre pie et non pas une corvée pénible. Il n'y a donc pas lieu de retenir cette interprétation.

M. F. Courtoy¹ qui a réuni consciencieusement la bibliographie du sujet, s'est laissé guider par la traduction de l'Abbé F. Tous-saint et par la forme *questus*, bien qu'il soit un excellent paléographe des écritures du moyen âge, et ait fait des études classiques. Il republie à son tour l'inscription qu'il traduit comme suit :

« Livre écrit à l'intérieur et à l'extérieur, Hugo l'a écrit à » l'intérieur avec des gémissements,... D'autres chantent le » Christ par la voix, Hugo le chante par son art d'orfèvre, traçant » son labeur en gémissant sur lui ».

Aucune de ces traductions ne pourrait être acceptée.

* * *

Reprenons donc les quatre vers et tâchons de les comprendre. Il y a d'abord quelques remarques à faire en ce qui concerne le vocabulaire.

Scribere est pris dans deux sens différents : 1^o exécuter une œuvre d'art ; 2^o écrire, ce qui est classique.

La première phrase doit se traduire par : « Le livre a été exécuté par Hugo, » car l'évangélaire comporte un texte écrit, et une couverture en orfèvrerie.

Une seconde observation, qui est très importante, a déjà été formulée par l'abbé Texier : *Scriptus intus et foris* est emprunté à l'Apocalypse. Notre moine est donc influencé par la langue du Nouveau Testament, ce qui est tout naturel quand on s'applique à écrire un évangélaire.

Vient ensuite le mot *questu*, pierre d'achoppement pour tous ceux qui se sont intéressés à l'inscription.

Au moyen-âge *e* et *ae* se notaient indistinctement par *e*. Avons-nous affaire à *questus* ou à *quaestus* ?

Nous avons dit que, à priori, *questus* ne convient guère pour le sens dans l'ensemble des idées exprimées.

Quel est donc le mot employé par le frère Hugo ?

1. F. COURTOY, Le trésor du prieuré d'Oignies. *Bulletin de la Commission royale des Monuments et des Sites* III, 1951-1952, p. 136.

Nous avons déjà vu que celui-ci est familier avec le Nouveau Testament puisqu'il applique à son évangéliste une expression qu'il emprunte à l'Apocalypse. N'aurait-il pas puisé dans ce livre sacré d'autres manières de s'exprimer ?

Or, dans sa première lettre à Timothée, Saint Paul commente le mot *quaestus*. Voici en substance son exposé¹ :

Si quelqu'un enseigne une doctrine différant du christianisme, et n'embrasse pas la doctrine qui est selon la piété, il est possédé d'une maladie qui l'emporte en des combats de parole d'où naissent des disputes pernicieuses de personnes qui ont l'esprit corrompu et qui s'imaginent que le gain (*quaestus*) est la piété. « Or, poursuit saint Paul, c'est en effet un grand gain (*quaestus*) » que la piété, quand on sait se contenter de ce que l'on possède ».

« Soyons contents si nous avons de quoi manger et nous vêtir. Ceux qui veulent devenir riches tombent en tentation et désirent acquérir des choses inutiles qui les conduisent à leur perte. » Ainsi pour Saint Paul, la piété est un gain, une richesse. Il nous paraît que le frère Hugo a fait sienne cette définition de la piété, et que *quaestus* est pour lui l'équivalent de *pietas*.

C'est pourquoi nous proposons la traduction suivante :

Ce livre est exécuté à l'intérieur et à l'extérieur. Hugo l'a écrit à l'intérieur par piété (ce qui est sa richesse) et à l'extérieur par son habileté manuelle. Priez pour lui. D'autres chantent le Christ par la bouche, Hugo le chante par son art d'orfèvre, en traçant les sillons de son œuvre par la piété de son labeur.

Transcrire les évangiles est une œuvre pie. Aussi, à ce faire, Hugo a-t-il gagné un grand gain, une grande richesse qui est la piété.

* * *

On pourrait se demander pourquoi Hugo a employé *quaestus* au lieu de *pietas*. C'est, d'abord, par ce qu'il était imprégné de la langue du Nouveau Testament et qu'il désirait faire entendre

1. *Timothée*, I, 6, 1-9.

Spécialement 5. *conflictationes hominum mente corruptorum, et qui veritatie privati sunt, existimantes quaestum esse pietatem.*

6. *Est autem quaestus magnus pietas cum sufficientia.*

que la piété était sa richesse. Et puis sans doute le mot *pietas* ne trouvait pas son utilisation dans les vers qu'il composait. Il y a cherché un équivalent et la première lettre de Saint Paul à Timothée qu'il avait dans la mémoire lui a fourni le mot de remplacement souhaité.

Bruxelles.

Victor TOURNEUR.
